

SIGNES NATURELS ET NATURE DU SIGNE LINGUISTIQUE CHEZ CHARLES SANDERS PEIRCE

Pierre-Yves Hunziker
Lausanne, Suisse

En toute rigueur, une analytique du signe devrait commencer par distinguer ce qui est signe de ce qui ne l'est pas. Or, avec Charles S. Peirce, c'est là chose impossible. Le réel n'est pas composé de deux sortes de choses mutuellement exclusives: les signes, l'esprit ou le langage d'un côté, les non-signes, la nature et le monde de l'autre. «Tout l'univers est imprégné de signes, sinon composé exclusivement de signes» (5.448, n. 1)¹, et l'univers est lui-même un *vaste representamen* où l'homme apparaît être une fonction du symbole, plutôt que le symbole une fonction de l'homme. Inséparable de la structure dynamique de la relation-signe, notre relation au monde passe nécessairement par la vie du langage et de la pensée qui sont toujours contemporaines de notre expérience, si pure soit-elle; c'est pourquoi d'ailleurs, selon Peirce, nous n'avons pas plus d'accès immédiat à nous-mêmes qu'au monde extérieur. Or cette pensée n'annonce pas, comme dans un certain structuralisme, la disparition pure et simple du sujet, mais fait partie d'une stratégie de neutralisation du sujet psychologique et épistémique, en vue d'une compréhension plus claire et plus large de la nature du signe. Reste que Peirce limitera drastiquement les possibilités d'une telle ouverture, en comprenant notamment, de manière traditionnelle, cette nouvelle conception du signe comme une simple étape à l'intérieur du projet plus vaste d'une «théorie de la connaissance». Que cette autolimitation ait pour corollaire un privilège abusif accordé au nom propre – signe de la classe des «signes naturels» –, c'est ce que nous allons essayer de montrer ici.

Il n'y a rien qui ne soit (ou puisse être) un signe. Trois chemins au moins ont mené Peirce à cette pensée qui, en ruinant la notion même de signe, rend vaines les *distinctions essentielles* que Husserl, au début de ses recherches, croyait encore nécessaires:

1) une lecture du réalisme scotiste, de laquelle il tire que «le réel est ce qui *signifie* quelque chose de réel»;

2) une conception non intuitive de la connaissance dont les principes affirment notamment que «nous n'avons pas de pouvoir d'intuition; mais toute connaissance est logiquement déterminée par des connaissances antérieures», que «nous n'avons pas de pouvoir de penser sans signes» et que «nous n'avons pas de conception de l'absolument inconnaissable»;

¹ Les références entre parenthèses renvoient à l'édition des *Collected Papers of C.S. Peirce*, vol. 1-6, éd. Ch. Hartshorne et P. Weiss, 1931-1935; vol. 7-8, éd. A. Burks, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1958.

3) une métaphysique qui affirme que le processus sémiotique – par lequel un premier (signe) détermine un troisième (signe-interprétant) à renvoyer à un second (signe-objet) auquel lui-même renvoie – constitue le caractère de l'intelligibilité (tiercéité) des règles ou lois dont la nature symbolique a pour fonction essentielle de mettre en rapport la pensée et la réalité. Cette relation triadique doit nécessairement être présupposée: toujours déjà établie, elle structure toute chose; sans extériorité, elle n'autorise aucun point de vue externe ou «méta-». Elle peut d'autre part être dite interne, dans la mesure où les éléments qui la composent sont en droit inséparables: vivant seulement de leur relation, ils participent tous à la tiercéité de la structure puisque chacun d'eux est aussi le tiers médian des deux autres. Et enfin, ce qui interprète, traduit ou médiatise dans la relation signitive n'est pas le privilège de l'homme, mais s'étend à toute chose, selon Peirce, même aux cristaux...

Il faut s'arrêter ici brièvement à l'originalité structurelle et dynamique de la notion peircienne du signe:

Tout symbole est une chose vivante, en un sens très strict qui n'est pas une simple figure de rhétorique. Le corps du symbole change lentement, mais sa signification croît inévitablement, incorporant de nouveaux éléments et rejetant des anciens. (2.222.)

Les symboles croissent. Ils viennent à l'être en se développant à partir d'autres signes, en particulier des signes iconiques, ou de signes mixtes ayant aussi la nature des icônes et des symboles. [...] Si un homme produit un nouveau symbole, c'est à l'aide de pensées impliquant des concepts. Aussi est-ce seulement à partir de symboles qu'un nouveau symbole peut se développer. *Omne symbolum de symbolo.* (2.302.)

Ces remarques sur le concept de signe ne signifient pas seulement, comme l'ont affirmé à plusieurs reprises les philosophes, que le langage est nécessaire au bon fonctionnement d'une pensée identique à elle-même, mais que «le signe est l'essence de la pensée», autrement dit qu'il la détermine. Aussi n'y a-t-il plus d'extériorité simple à la pensée, plus de «dehors» qui ne soit déjà médiatisé: «tissu de signes», la pensée porte sur des objets qui ne se donnent que dans la relation-signe, c'est-à-dire par la médiation d'un jeu de renvoi où les «objets» sont eux-mêmes aussi des signes renvoyant à... Si bien qu'essayer d'arracher les signes pour atteindre la véritable signification, qui se confondrait idéalement avec l'objet dénoté, «c'est comme essayer de peler un oignon pour atteindre le véritable oignon». L'affirmation du caractère essentiellement interprétable, indéfini et ouvert du signe (et du réel) conduira Peirce à reconnaître, à propos du concept de vérité, que non seulement le sens et la vérité sont à jamais voilés en raison de leur vêtement dont

ils ne peuvent être complètement dépouillés, mais que si un interprétant doit porter le flambeau de la vérité, «il n'est rien d'autre qu'une représentation impliquant à son tour un nouvel interprétant. D'où une autre série infinie» (1.339). En faisant de la sémiosiis finie-infinie des interprétants le critère permettant de reconnaître qu'on a bien affaire à un système symbolique, en la distinguant donc aussi de la secondéité (le monde psycho-physique cher au naturaliste), Peirce rend ainsi aux signes leur liberté et fait de l'univers (du langage) un champ de significations autonomes, autrement dit un domaine dont l'enracinement ne renvoie à aucun sol de non-signification, à aucun donné originaire (sensible ou non), ni à aucune évidence intuitive. A l'abri des spéculations gnoséologiques, la sémiotique peircienne, modèle d'analyse «purement formelle du signe», ouvre ainsi la voie d'une conception purement structurale des signes et de l'intelligibilité, sur laquelle s'articulera notamment la théorie des relations dont les mathématiques demeurent le modèle indépassable.

Or, si de son côté Derrida se félicitera de cette découverte, celle des signes comme enchaînements formels ou devenir-jeu, tant «elle va loin en direction de la dé-construction d'un signifié transcendantal», Peirce, au contraire, déclarera y voir la source d'une profonde insécurité métaphysique, à dépasser ou plutôt à maîtriser, sur le lieu même de sa dérive, celle des signes². Les différents aspects de ce défi programmé – mise en évidence des formes des lois universelles de la pensée, neutralisation de la grammaire égarante du langage ordinaire, invention d'un système de signes plus fiable et plus puissant qui soit un véritable instrument pour l'«esprit scientifique», classification des savoirs, analytique du signe sur le modèle unique de la proposition, problématisation en termes gnoséologiques – doivent permettre d'ancrer enfin nos connaissances sur un fond stable. Mais bien qu'il en maintienne toujours la possibilité idéale, Peirce soupçonne l'impossibilité effective d'une telle fondation.

En effet, du point de vue même de Peirce, un système symbolique n'a pas besoin de fondation externe. Jamais purement arbitraire, celui-ci contient sa logique interne, car enfin «un signe qui donnerait à son interprète le soin de déterminer sa signification selon son bon plaisir ne signifierait rien» (5.448, n. 1). Et à la question: comment les signes de langage signifient-ils bien ce qu'ils signifient? Peirce répond: «tout discours signifie ce qu'il signifie par le seul fait que l'on comprenne qu'il a cette signification» (2.304); l'entente dans et par un système symbolique donné n'est-elle pas en effet suffisante? Mais vu sous un autre angle, l'aspect signitif de la pensée apparaît comme seulement «l'une des deux fonctions principales des signes» (8.378): le chercheur authentique, clame Peirce, le scientifique désintéressé, porté par l'amour de la connaissance et de la vérité, *doit* s'intéresser en premier lieu et essentiellement, non aux modes de signification des signes

² Voir sur ce point le MS 517, où Peirce, comme saisi par le vertige de ses propres pensées, recommande de quitter au plus vite cet état d'insécurité métaphysique.

(tâche qu'il laisse gracieusement à son amie Lady Welby), mais à la «Vérité des Signes, c'est-à-dire leur relation à leurs objets» (8.378). Signes du Vrai et de l'Univers Un, le «but des signes – qui est le but de la pensée – est d'amener la vérité à l'expression» (2.444). Ce changement de cap – vers des eaux plus saines, en direction cette fois d'une terre ferme et bien connue – doit cependant, non permettre de combler ce qui est reconnu désormais comme étant un *pur écart* à l'intérieur de la relation triadique (signe-objet-interprétant), mais satisfaire un idéal de Vérité qui va affecter non seulement la détermination de la nature du signe en général, mais aussi la fameuse distinction entre signe iconique, signe indice et signe symbolique, et toutes celles qui vont suivre.

Si l'on doit renoncer à suivre ici la progression et l'instabilité des définitions des signes indices, iconiques et symboliques, on remarquera cependant qu'elles semblent aller dans deux directions opposées. La première reste conforme au plan d'immanence défini, l'Univers-Signe, et soutient qu'il n'y a pas de différences essentielles entre les «signes naturels» et les «signes rationnels», mais simplement des différences de fonction, dans la mesure où les signes et leurs différences ne peuvent être considérés qu'à partir de leur interprétabilité, autrement dit à partir de leur sens dans un système de signes. En revanche la deuxième orientation, celle qui fait du schème naturel de la dénomination l'index de la significabilité en général, semble sacrifier à la pensée fondamentale de Peirce sur la nature du signe, en le bloquant dans un rapport à l'objet.

S'il n'y a pas de signes-indices (naturels) qui ne soient aussi des symboles, puisqu'ils présupposent la *médiation du sens*, il n'y a pas non plus de symboles qui n'aient «originellement» la forme d'un index, dont le sens authentique, rappelle Peirce, est de *désigner directement* son objet. Ainsi un symbole signifiant est un symbole qui *désigne* pour un interprétant l'objet dont il *tient lieu* – l'essence de *tout* signe est de *représenter* quelque chose pour quelqu'un. Peirce ne reviendra jamais sur la détermination de la nature représentative du signe, tant la prémisse, qui s'appuie sur l'observation de «signes naturels», semble fondée. Voyons la grammaire: la fumée indique le feu, le symptôme manifeste la maladie, l'index montre l'objet perçu, le pronom (dé)monstratif désigne l'objet observé, le nom propre dénote l'objet (réel ou fictif). Les propositions qui sont des liaisons de pareilles dénominations représentent des faits (ou plutôt des aspects particuliers des objets qui demeurent «vagues»). L'essence du langage composé de telles propositions consiste à représenter les types idéaux que sont la proposition et le symbole authentique; l'assertion et les langues particulières en sont les répliques contingentes; le nom propre qui dénote une entité (logique ou réelle) en est le centre; l'index pointant en direction de l'objet en est le prototype mondain. Très schématiquement reconstruit, tel peut être le trajet conduisant Peirce à la structure représentative du signe, et dont il va déployer, pour ainsi dire jusqu'à l'épuisement, les implications sémiotiques, métaphysiques, ontologiques, épistémologiques et phénoménologiques.

C'est que l'idée de connaissance renforce une croyance profondément ancrée, selon laquelle le schème de la dénomination est le paradigme de la signification des mots. Cette croyance tenace, Peirce la fixe, comme saint Augustin, à partir de l'observation d'un aspect particulier de l'apprentissage du langage par l'enfant, à savoir la définition ostensive:

Un homme se promène avec un enfant, il tend le bras en l'air et dit: «il y a un ballon là-bas», le bras tendu fait essentiellement partie du symbole. Mais si l'enfant demande: «qu'est-ce qu'un ballon?», et si l'homme répond: «c'est quelque chose comme une grande bulle de savon», il fait de l'image une partie du symbole. Par conséquent, bien que l'objet complet d'un symbole, c'est-à-dire sa signification ait la nature d'une loi, il *doit* dénoter un individu et signifier un caractère. Un symbole authentique est un symbole qui a une signification générale. (2.293.)

Bien que le sujet d'une proposition symbolique ne puisse être strictement un index, il relève de la nature d'un index, et sa fonction caractéristique est de forcer l'attention sur son objet. Lorsqu'un petit enfant pointe son doigt en direction d'une fleur et dit «joli», c'est une proposition symbolique; au moment où le mot «joli» est utilisé, il représente son objet seulement en vertu d'une relation qu'il a avec lui et qu'il ne pourrait avoir s'il n'était pas intentionné et compris comme un signe. (2.357.)

«L'enfant tend le bras en l'air», «tout signe relève de la nature d'un index», «le signe indice a pour caractéristique d'exercer une compulsion aveugle», «tout signe *doit* dénoter»; commandées par l'impératif de la connaissance, les investigations de Peirce sur la nature du signe aboutissent à faire du signe monstratif, du pronom et du nom propre le centre du langage pour élever ensuite ses aspects représentatifs au rang d'essence suprême:

Les signes-index agissent en forçant l'attention vers la chose intentionnée. Les désignations sont absolument indispensables à la pensée et à la communication. Aucune assertion ne peut avoir de sens (*meaning*) à moins que celle-ci ne soit une désignation montrant ce à quoi elle réfère, que ce soit un univers de réalité ou un univers de fiction. (8.368, n. 23.)

Ces extraits, choisis comme au hasard, semblent aller pourtant à l'encontre de ce que nous prétendons montrer tant ils insistent, à juste titre, sur le fait que la compréhension du doigt pointant, du nom et de la définition

ostensive qui l'accompagne (ou non), présuppose nécessairement une certaine familiarité de l'enfant avec l'ensemble du système symbolique³. Mais comme le montrent d'un autre côté les passages cités, de ces aspects le philosophe n'a cure. Mû par l'idéal de vérité et obnubilé par le schème nom-objet (-image, -idée), il les rejette dans l'océan des accidents, les met entre parenthèses ou les oublie simplement, pour se mettre en quête d'un lien entre le signe et le monde – impossible pourtant à trouver à partir d'une pensée qui se meut dans le «labyrinthe des signes».

C'est pourquoi la détermination de l'essence logique du langage ne remet pas en cause ici le caractère *formel* de la sémiotique peircienne: dans la structure dénotative mise au jour, le rôle essentiel ne revient pas à la perception sensible, mais à la signification. «Générale» et objective, cette dernière ne se confond ni avec les images qui peuvent l'accompagner, ni avec les objets (réels ou fictifs, peu importe ici) auxquels elle conduit. Pour Peirce, il n'y a pas de rapport possible du signe à un objet sans que celui-ci ne soit déjà signifié ou médiatisé préalablement par un troisième ou un sens (habitudes, règles, lois, interprétant). C'est pourquoi aussi la perception est indissociable de la grammaire des signes (indices, iconiques et symboliques) et le purement perçu, la priméité, ineffable.

Le schème nom-objet, et l'essence transitive et représentative du langage qu'il découvre, vont cependant disloquer l'*unité* de la structure triadique (signe-sens-objet), et rouvrir du même coup à la fois la problématique traditionnelle de la représentation et un champ infini d'entités générales, réelles, idéales ou mentales qui font l'objet d'étude du philosophe. A cet égard, on remarquera brièvement que, comme logicien, Peirce va rester prisonnier d'une part d'une conception universaliste et instrumentale du langage et d'autre part de la métaphore de la proposition comme représentation picturale d'un état de choses; comme philosophe, il ne se délestera jamais complètement de son héritage «épistémologique» kantien, et affirmera progressivement un réalisme ontologique; et enfin comme métaphysicien, il se donnera pour tâche principale de décrire, en mimant la méthode «scientifique», ces objets idéaux qui diffèrent de ceux de l'homme de science simplement par leur plus grand degré de subtilité et de généralité.

On le voit, enfoui sous un amalgame de préoccupations gnoséo-ontologiques, ce n'est pas sans mal que Peirce nous fait découvrir l'univers des signes. Synonyme de vie et chargé d'intentions, cet univers ne se laisse enfermer dans aucun schéma préétabli: le vague est réel et «est aussi irréductible que le frottement en mécanique»; maintenue dans sa transcendance, la réalité reste indéterminée, et toujours ouverte à de nouvelles mesures ou de nouveaux jeux. Seule une certaine familiarité avec l'usage et le contexte «assurera que l'objet doit être l'un des objets d'une collection limitée.

³ Ce contre-argument pourrait encore être étayé sur la base des nombreux passages que Peirce consacre au dialogisme, à l'énonciation et surtout à l'apprentissage du langage par l'enfant au moyen de l'imitation.

Supposons que deux Anglais se rencontrent dans un wagon de train européen. [...] Si l'un mentionne Charles II, l'autre ne se demandera pas de quel Charles II il peut bien être question. C'est bien sûr du Charles II anglais.» Mais quel Charles II exactement? Charles II sobre, ou Charles II ivre? «Nos deux Anglais n'ont aucunement l'intention de couper les cheveux en quatre dans leur discours; et la latitude d'interprétation d'un signe doit se comprendre comme une latitude qui pourrait affecter l'accomplissement d'un but» (5.448, n. 1).